

## Écrire contre le désespoir ambiant

*Tout ce qui brille* de Jennifer Tremblay, Éd. la Bagnole, 159 p.

Sébastien Chabot

---

Numéro 208, mai-juin 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17851ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer cet article

Chabot, S. (2006). Écrire contre le désespoir ambiant / *Tout ce qui brille* de Jennifer Tremblay, Éd. la Bagnole, 159 p. *Spirale*, (208), 50-51.

# ÉCRIRE CONTRE LE DÉSESPOIR AMBIANT

TOUT CE QUI BRILLE de Jennifer Tremblay  
Ed. La Bagnole, 159 p.

DÈS LES premières pages de *Tout ce qui brille*, on a l'impression d'entrer dans la confiance introspective. On sait que les drames qui auront lieu seront de l'ordre de l'intime et de l'imaginaire. C'est qu'il se dégage de ce premier roman de Jennifer Tremblay une présence, une personnalité forte, mais discrète. Bref, un roman dans lequel il y a une voix ; une voix juste et bien perchée qui supporte l'ensemble de ce projet romanesque, aux multiples facettes. Comme autant d'exercices d'écriture, l'histoire se déploie sur plusieurs parties et s'incarne dans différentes formes qui semblent mimer, d'une certaine façon, le désarroi de cette femme en morceaux. Cette jeune mère, donc, qui décide de partir pour écrire, mais de façon presquethérapeutique, pour interroger son identité propre de mère, de femme et d'écrivaine, en vient à effectuer une relecture douloureuse de son passé familial. À travers une écriture pleine de réminiscences, elle se rappelle, entre autres, un chercheur d'or, à l'araignée bien accrochée dans le plafond ; cet homme mythique qui fut celui par qui tous les malheurs arrivent.

Le roman s'ouvre sur une lettre de la narratrice qui écrit à son amoureux Alexandre pour lui rendre compte de l'état de son exil. Seule, face à elle-même, elle tente de combler les silences avec l'écriture et, pour ne pas trop faire languir son partenaire, elle lui fait parvenir deux manuscrits : l'un racontant la vie de sa grand-mère et l'autre qui relate l'existence éclatée de son père, aussi appelé le chercheur d'or. Cette simple indication donne forme au texte que nous lisons et encadre le projet romanesque. Lorsque la narratrice explique à son interlocuteur pourquoi elle lui fait parvenir ces papiers et ce qu'ils contiennent, Tremblay sanctionne la structure de son roman en faisant correspondre les différentes parties de *Tout ce qui brille* avec les documents que la narratrice fait parvenir à Alexandre.

Pour ce faire, la narratrice articule une prose très sensible. Elle nous séduit et nous fait vibrer avec elle sur la même harmonique. L'homme que je suis, lisant ce texte, regrette presque de ne pas être une femme pour ressentir corporellement ce que la narratrice arrive à décrire avec force détails et émotions. Les passages qui placent la maternité au centre de l'observation du monde touchent profondément, et pour un lecteur masculin, ils revêtent un caractère exotique. Ne pouvant arriver à sentir la dépendance phy-

sique d'un autre être à soi, au cœur de soi, je reste admiratif lorsque j'entends la narratrice affirmer que son corps est le centre de la survie d'un autre être. Jennifer Tremblay, parlant de la maternité, fait sentir cette sorte de volcan vivant au centre de son ventre et invite à voir, réchauffé par cette vie qui pousse du dedans, ce qu'est le monde en dehors de soi. Telle est à peu près l'impression qui se dégage de cette narration qui n'hésite pas à emprunter plusieurs formes.

## La quête identitaire d'une mère amoureuse

*Tout ce qui brille* met en scène plusieurs histoires qui s'articulent autour d'un échec plus ou moins « grandiose » : échec de l'exil, échec du retour à la vie paisible, échec d'un projet, échec d'un rêve. À cet effet, la partie intitulée « Marie-au-miroir » propose l'un des moments les plus intéressants du roman. Elle est formée de plusieurs petits chapitres, comme autant de morceaux de ce miroir brisé, et l'histoire ainsi fragmentée recrée le récit de la vie de la grand-mère. En peu de mots, les paragraphes arrivent à circonscrire un petit univers, un petit événement. Ces chapitres ont quelque chose du poème en prose, donc, où un univers se forme et se referme en quelques phrases. Ici, rien n'est inutile.

Puis, lorsque la narratrice parle de son père, l'écriture verse dans un imaginaire qui rend compte d'une certaine nostalgie de l'enfance. Ce père, à moitié fou, accède au mythe à travers cette histoire fantasmée, imaginée, comme pour éloigner la douleur qu'il fait naître autour de lui. Car la figure paternelle, dans ce roman, comme dans bien d'autres d'ailleurs, est problématique. C'est un être violent, absent et irresponsable. Et comme pour le sauver, la narratrice l'entoure d'une aura de mystère qui en fait, au bout du compte, un être profondément poétique. Par cette idéalisation, il devient le chercheur d'or, celui par qui la quête identitaire est fondée. J., la narratrice, se cherche dans une écriture en train de se faire et c'est à travers sa descente dans les mots qu'on la suit jusqu'à la fin du récit, où une certaine sérénité semble être atteinte.

J. part écrire loin des siens pour plonger dans une solitude qui lui enlève à la fois son rôle de mère et d'amoureuse. Seule, face à elle-même, elle croit pouvoir retrouver son moi profond. Mais elle réalise que sa fuite en arrière par l'écriture l'a

éloignée des choses essentielles, de la vie elle-même. Elle s'en veut d'avoir joué de la complaisance morbide, et d'avoir oublié la sensation concrète de la joie. Comme prisonnière d'un discours qui monopolise la douleur comme seul vecteur à la création, elle s'est oubliée, à travers son écriture. À partir de cette révélation, le roman verse presque dans l'essai, et on ne peut que penser aux *Professeurs de désespoir* de Nancy Huston, véritable réquisitoire contre certains grands auteurs qui ont méprisé, leur vie durant, la vie en elle-même pour s'enfermer dans un nihilisme triomphant. Mais, J., elle, se rappelle qu'il fallait bien avoir les seins gorgés de lait pour comprendre que la vie est aussi en dehors de son désespoir. Comment comprendre, autrement, que notre mélancolie est bourgeoise et que nos malheurs sont égoïstes ? Les mères pourront donner cette leçon à la modernité, cette leçon fondamentale qui part du corps, et qui va droit au cœur : « Mes enfants m'ont attachée au monde en m'attachant à eux. Du coup, Sartre et sa Nausée, Camus et son *Étranger*, Kundera et ses personnages-idées, et tous les autres encore qui m'avaient entraînée dans le mépris du CARNE et la glorification du NON-ÊTRE, m'ont fait bâiller. » Telle est, pourrait-on dire, la leçon essentielle du livre, non pas uniquement parce qu'elle me semble fonder ce projet romanesque, mais aussi parce qu'elle ose affirmer le bonheur dans le don sans se cacher sous des airs faussement jovialistes.

\*\*\*

Jennifer Tremblay, avec ce premier roman, impose une vision bien personnelle de la réalité, mais aussi de la littérature. Avec sa plongée dans une écriture qui explore plusieurs formes, elle fait preuve d'une grande audace et remplit presque toutes ses promesses. Bien sûr, nous aurions aimé qu'elle développe plus longuement certaines parties de son histoire, mais peut-être fallait-il que ce récit ait cette concision. Du coup, l'écriture s'en trouve d'autant plus intense, mêlant habilement émotion et réflexion. Il semble que la réflexion proposée par Jennifer Tremblay dans ce roman s'inscrive dans le courant d'un optimisme renaissant, ce qui la place dans la mouvance du nouveau Maxime-Olivier Moutier, celui qui s'assume en tant que père et qui attaque de plein front l'individualisme désespérant.

Sébastien Chabot



Raphaëlle de Groot en action lors de l'exposition *Raphaëlle de Groot*. En exercice à la Galerie de l'UQAM (session du 1<sup>er</sup> avril 2006). Photo : Richard-Max Tremblay